

LE « VENT » DANS LES VOILES À MONTRÉAL, OU LA DIFFUSION SOCIALE ET GÉOGRAPHIQUE DE LA RÉALISATION POSTÉRIEURE DE LA VOYELLE NASALE OUVERTE /ã/ EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS¹

1 INTRODUCTION

Plusieurs changements affectent à l'heure actuelle la prononciation du français tel qu'il se parle au Québec, ce qui nous invite à revoir l'image que l'on a traditionnellement véhiculée de cette variété. C'est entre autres le cas de la prononciation de la voyelle nasale ouverte /ã/, traditionnellement antériorisée au Québec, notamment en syllabe ouverte accentuée. Or si la réalisation antérieure [ã] est encore bien courante en français québécois contemporain, elle cohabite de plus en plus avec la réalisation postérieure [ã] qui, pour sa part, semble gagner du terrain dans la province, en particulier dans la région de Montréal (Remysen, 2012, 2014). Ce changement, signalé occasionnellement par certains linguistes (voir entre autres Dumas, 2001), n'a toutefois jamais donné lieu, sauf à date très récente (Côté et Saint-Amant Lamy, 2014), à des études empiriques qui permettraient de bien documenter le phénomène, ni de suivre son parcours dans la population québécoise ou d'en évaluer son extension géographique.

C'est précisément l'objectif que nous nous sommes fixé dans le cadre de l'étude présentée dans cet article. À partir de données recueillies auprès de 94 locutrices originaires de deux villes situées dans le sud du Québec (Montréal et Sherbrooke), nous tentons de vérifier si la progression de la variante postérieure [ã] est en effet plus avancée à Montréal et de dégager certains facteurs qui orientent ce processus. Les données analysées ont été obtenues par une collecte de données sous la forme d'un « sondage rapide et anonyme » (Labov, 1966). Cette méthode présente certains avantages comparativement à l'utilisation des grands corpus sociolinguistiques

¹ Wim Remysen, Centre de recherche interuniversitaire sur le français en usage au Québec (CRIFUQ), Université de Sherbrooke, Wim.Remysen@USherbrooke.ca

Nous tenons à remercier Amélie-Hélène Rheault pour sa collaboration à l'analyse des données, Eugénie Dostie-Goulet pour ses précieux conseils sur leur traitement statistique, ainsi que tous les étudiants qui ont participé à la collecte des données analysées ici : Jessica Arruda, Annie Blanchette, Jimmy Couturier, Roxane Ducharme, Subin Lertphon, Joannie Guimond-Villeneuve et Myriam Martel. Nous remercions également Luc Ostiguy (Université du Québec à Trois-Rivières) qui a accepté de lire et de commenter une première version de cet article.

classiques, notamment lorsqu'on s'intéresse à des pratiques linguistiques en changement, comme c'est le cas ici. Son principal atout réside en effet dans le fait que la technique permet de recueillir, en relativement peu de temps, des données en quantité importante suivant les dimensions qui sont susceptibles de jouer un rôle dans le processus du changement comme l'âge, le sexe ou encore certaines conditions linguistiques (voir Horvath et Horvath, 2002, 38-39).

L'article est structuré de la façon suivante. Dans un premier temps, nous présentons plus en détail les différentes réalisations que la nasale /ã/ connaît en français québécois et nous dégageons les lacunes et constats contradictoires que l'on trouve dans la littérature consacrée à cette variable de prononciation. Nous présentons par la suite le dispositif d'enquête mis en place pour réaliser notre étude. L'analyse des résultats est abordée dans les sections subséquentes, consacrées aux facteurs sociodémographiques, phonétiques et prosodiques qui influencent la réalisation de la nasale /ã/. Tout au long de l'analyse, nous accordons une attention particulière à l'origine géographique des locutrices, qui est traitée ici comme une variable sociale à part entière, au même titre que d'autres facteurs tels que l'âge et l'appartenance socioprofessionnelle. Notre approche rejoint ainsi celle proposée par Horvath et Horvath (2001, 2002) sous l'étiquette de *multilocality sociolinguistics* et dont l'objectif est le suivant :

The aim of multilocality sociolinguistics is to use the core methodology of sociolinguistics to bring together data on a particular linguistic variable in order to examine the language change process from incipience to completion or as much of that cycle as is possible. (Horvath et Horvath, 2001, 54)

Si la progression de la postériorisation est en effet plus avancée à Montréal qu'à Sherbrooke, l'observation des pratiques dans les deux villes devrait nous permettre d'étudier de plus près son parcours, tant sur le plan social que sur le plan linguistique, et d'évaluer comment certains facteurs peuvent agir différemment sur les pratiques aux deux endroits.

2 LA PRONONCIATION DE LA NASALE /ã/ EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS : CONSIDÉRATIONS PHONÉTIQUES ET SOCIOLINGUISTIQUES

Si toutes les voyelles nasales sont prononcées différemment au Québec et en France, c'est sans doute le timbre particulier de la nasale /ã/ qui figure parmi les traits de prononciation les plus caractéristiques de la langue des Québécois (Léon, 1983). La voyelle nasale ouverte, généralement transcrite /ã/ et prononcée comme une voyelle postérieure dans les variétés non méridionales de France, a plutôt tendance à être réalisée comme une voyelle antérieure au Québec. L'antériorisation en [ã] est surtout fréquente en syllabe ouverte et accentuée (comme dans *présent* [prezã]) et elle est, dans

certains cas, accompagnée d'une fermeture en [æ̃] (comme dans *argent* [aʁzæ̃]). En syllabe fermée, c'est généralement la réalisation postérieure en [ã] que l'on peut observer. Lorsque la syllabe fermée est accentuée, la nasale a souvent tendance à s'allonger et à se diphthonguer (comme dans *chance* [ʃã^us]).²

La prononciation en [ã] contribue largement, sur le plan perceptuel, à l'identification des Québécois (comme l'ont récemment montré Brasseur et Ménard, 2013 dans une étude portant sur les marqueurs dialectaux de la variété québécoise). Même s'il a parfois été condamné dans les manuels de prononciation diffusés au Québec jusque dans les années 1960 (voir Gendron, 2014, 91 et suiv.), ce trait de prononciation reste très répandu au Québec. S'il semble à première vue que l'antériorisation n'est pas vraiment jugée négativement par les Québécois, il faut admettre que nous savons relativement peu de choses concernant la valeur sociale et stylistique dont cette variante est investie. En effet, malgré son intérêt, la variable /ã/ a été très peu étudiée par les sociolinguistes québécois et elle a même souvent été écartée dans les travaux sociophonétiques récents qui s'intéressent à la langue au Québec (comme dans Reinke, 2005). Or certains indices portent à croire que les différentes réalisations des voyelles nasales sont loin d'être socialement neutres, d'où l'intérêt de les étudier de plus près. Notre intérêt pour ce phonème s'explique plus particulièrement par les constats suivants :

1° Certains observateurs ont souligné que les locuteurs plus scolarisés tendent à éviter la variante antérieure [ã] (Ostiguy et Tousignant, 2008, 120³), mais cette affirmation n'a pas été étudiée de façon systématique et manque d'assises empiriques.

2° Si certains travaux indiquent que la variante postérieure est plus fréquemment utilisée dans les bulletins de nouvelles (Cox, 1998 ; Emond 2005), indiquant par là que la variante antérieure serait ressentie comme inappropriée en registre formel, nous savons très peu de choses sur l'usage qui en est fait en dehors des médias. En d'autres mots, le caractère « standard » de la variante antérieure soulève encore des questions (Bigot et Papen, 2013).

3° La variante antérieure [ã] ne donne généralement pas ouvertement lieu à des évaluations négatives, à tout le moins dans les travaux qui remontent

² Il existe aussi une variante plus centrale [ɛ̃], très peu attestée dans la littérature (voir par exemple Martin, 2002). Nous y reviendrons dans la section consacrée à la méthodologie.

³ Déjà en 1966, Gendron notait à propos des voyelles nasales que les milieux québécois instruits « tendent à se rapprocher de la norme orthophonique française » (Gendron, 1966, 106), sans toutefois l'atteindre complètement.

aux années 1980 et 1990 (Tremblay, 1990 ; Lappin, 1982). Des études plus récentes remettent en cause ce constat (Reinke, 2000) ou signalent que certains locuteurs sous-estiment l'usage qu'ils font de cette variante (voir Martin et al., 2001), signe qu'il y a une évaluation, inconsciente certes, mais tout de même négative de la variante.

4° De façon plus impressionniste, certains observateurs notent depuis quelques années la progression de la postériorisation au Québec (Dumas, 2001), et cette observation a récemment été confirmée par Côté et Saint-Amant Lamy (2014). Nous avons nous-même posé ailleurs (Remysen, 2012, 2014) l'hypothèse que cette progression est plus avancée à Montréal et que les jeunes Montréalais utilisent fréquemment la variante postérieure [ã] en style non surveillé. Nous avons en outre noté, chez certains jeunes Montréalais, surtout des femmes, une forte postériorisation de la nasale en [õ] qui est parfois accompagnée d'une légère fermeture et d'un léger arrondissement qui la rapproche de [õ]⁴.

Tout cela porte à croire que les valeurs sociales et stylistiques dont la nasale /ã/ est investie en français québécois subissent à l'heure actuelle des changements notables et que le français montréalais joue un rôle important dans ce processus. Si tel est le cas, on peut s'attendre à ce que la postériorisation en [ã] – ou même, à plus ou moins long terme, la prononciation en [õ] – continue à gagner du terrain et finisse par s'installer plus durablement dans les pratiques que l'on observe au Québec, et notamment dans ce qu'on peut appeler le français « québécois urbain éduqué » (expression que nous reprenons à Côté, 2010, 51, note 4).

3 ENQUÊTE ET ANALYSE DES DONNÉES : CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES

À la lumière des observations présentées dans la section précédente, cette étude a pour but de vérifier essentiellement trois hypothèses concernant la prononciation de la nasale ouverte /ã/ en français québécois :

1° La réalisation postérieure de cette nasale est actuellement en progression chez les jeunes Québécois.

⁴ Ces variantes postérieures et arrondies [õ] et [õ], que Côté et Saint-Amant Lamy (2014) n'ont pas observées auprès des participants de leur corpus, ne sont pas sans rappeler certaines tendances actuelles en français hexagonal, parisien surtout, où /ã/ se rapproche de plus en plus de /õ/, au point où ils se confondent chez certains locuteurs en faveur du dernier (voir Hansen, 1998 ; au sujet des changements affectant la prononciation des voyelles en français hexagonal non méridional, voir aussi Carignan, 2013).

2° La progression de ce changement est plus marquée dans la grande région de Montréal, créant ainsi des différences régionales dans la prononciation du français en usage au Québec.

3° La variante postérieure est davantage utilisée dans les milieux sociaux privilégiés ou dans les milieux qui témoignent d'un fort degré d'adhésion au « marché linguistique », ce qui pourrait mener, à plus long terme, à une stigmatisation de la prononciation antérieure.

Nous y ajoutons une quatrième et dernière hypothèse à propos des facteurs linguistiques susceptibles d'intervenir :

4° La progression de la postériorisation se traduit par une utilisation accrue de la variante postérieure dans les contextes phonétiques qui sont les plus défavorables à l'antériorisation, notamment en syllabe inaccentuée.

Dans la mesure où notre étude est motivée d'abord et avant tout par la volonté de vérifier si la postériorisation est plus avancée à Montréal qu'ailleurs au Québec, le facteur de l'origine géographique (hypothèse 2) occupera une place de choix dans l'analyse des données, suivant en cela l'approche préconisée par Horvath et Horvath (2001, 2002) pour l'étude des changements linguistiques à travers l'espace : « [o]ur mapping strategy seeks to identify important linguistic and social differences between, and in some cases within, speech localities » (Horvath et Horvath, 2001, 48). C'est pourquoi nous croiserons systématiquement dans notre analyse les différents facteurs avec celui de l'origine géographique.

3.1 Le sondage rapide et anonyme

Pour vérifier ces hypothèses, nous avons eu recours à la méthode du sondage rapide et anonyme (*rapid and anonymous survey*), ou du moins à une version adaptée de cette technique. Initialement conçue par Labov dans les années 1960⁵, la méthode constitue un outil méthodologique puissant qui permet de collecter, pendant un court laps de temps, des données linguistiques auprès d'un nombre élevé de locuteurs dans différents espaces publics. Elle est donc particulièrement adaptée pour des études qui sont consacrées à une seule variable linguistique dont on cherche à comprendre la diffusion géographique et sociale, notamment dans une perspective de changement linguistique, comme c'est le cas ici. La technique présente en

⁵ Rappelons pour mémoire la simplicité de la démarche adoptée par Labov (1966) : l'enquêteur se rend dans un magasin et s'adresse à un employé sous prétexte de chercher un article. Le but est de solliciter une réponse très courte, toujours la même (*on the fourth floor*), qui contient le phonème analysé (ici le phonème /R/ devant une consonne et en finale absolue).

outre l'avantage de limiter considérablement les effets négatifs du paradoxe de l'observateur (voir Labov, 1984, 49-50).

La technique a été adaptée récemment avec succès par Horvath et Horvath (2001 ; voir aussi Horvath et Horvath, 2002) dans une étude portant sur la vocalisation de [l] en [w] dans l'anglais néo-zélandais et australien, ainsi que par Tops (2009) qui s'est intéressée à la progression du [r] uvulaire au détriment du [r] apical dans le néerlandais parlé en Flandre⁶. À la différence de la démarche adoptée par Labov – dont l'inconvénient est de recueillir, auprès de locuteurs dont on sait somme toute très peu de choses, un nombre limité d'occurrences dans un nombre réduit de contextes phonétiques – ces chercheurs ont privilégié une approche peut-être moins rapide et moins anonyme, mais permettant de recueillir un nombre élevé de données, notamment grâce à l'utilisation d'un exercice de lecture. Ainsi, tant Horvath et Horvath (2001) que Tops (2009) ont demandé à des passants abordés au hasard dans la rue de lire à haute voix une liste de mots isolés ou encore un court texte. Cette façon de faire a toutefois à son tour le désavantage d'influencer le degré de formalité de l'exercice et, surtout, d'attirer l'attention sur la prononciation.

Pour notre part, nous avons procédé à une méthode quelque peu différente, permettant de recueillir des données sur la prononciation qui sont à la fois relativement contrôlées (sur le plan du conditionnement phonétique) mais suffisamment spontanées pour pouvoir être considérées comme représentatives de la langue courante. La méthode fait appel à un exercice de phrases à trou contenant une liste de proverbes et d'expressions figées qui doivent être complétées par les participants, comme dans l'exemple suivant : (question) *L'appétit vient en... ?* (réponse) *mangeant*. Le recours à un tel exercice permet de détourner l'attention de la prononciation dans la mesure où les participants sont plutôt convaincus que c'est leur connaissance des proverbes qui est évaluée. L'exercice comprend 23 phrases (voir tableau 1) dont 16 sollicitent un mot contenant une (ou deux, dans le cas de *mangeant*) occurrence de la nasale /ã/, les sept autres servant de distracteurs. L'exercice permet de recueillir auprès de chaque participant 20 occurrences⁷ de la nasale /ã/ en syllabe ouverte, l'antériorisation étant plus fréquente dans ce contexte syllabique. De ce nombre, sept occurrences se trouvent dans des

⁶ On en trouve un autre exemple dans l'étude réalisée par Michnowicz (2006) sur la réalisation en [m] de la variable /n/ en finale de mot dans l'espagnol parlé au Yucatan (Mexique), ou encore dans celle de Constantinidis (1982) consacrée à la diphtongue /ei/ en anglais australien. Cette fois-ci, les auteurs ont reproduit plus fidèlement la méthode qu'avait utilisée Labov dans les magasins new-yorkais.

⁷ Outre les 17 occurrences initialement ciblées (toutes soulignées dans le tableau 1), les participants répètent en effet généralement la préposition *en* dans les phrases 1, 11 et 13. Ces occurrences ont été incluses dans l'analyse.

mots monosyllabiques et treize dans des mots polysyllabiques (dont huit en syllabe finale et cinq en syllabe initiale).

Tableau 1 :
Exercice de phrases à trou utilisé dans l'enquête

-
1. L'appétit vient en (*mangeant*).
 2. Après la pluie (*le beau temps*).
 3. Il y a juste les (*fous*) qui ne changent pas d'idée.
 4. Avoir le (*vent*) dans les voiles.
 5. (*Grand*) parleur, petit faiseur.
 6. Changer quatre trente sous pour (*une piastre*).
 7. Brûler la (*chandelle*) par les deux bouts.
 8. Ne pas mettre la (*charrue*) devant les bœufs.
 9. Dans les petits pots les meilleurs (*onguents*).
 10. Loin des yeux, loin du (*cœur*).
 11. Prendre quelqu'un en (*flagrant*) délit.
 12. (*L'habit*) ne fait pas le moine.
 13. C'est en (*forgeant*) qu'on devient forgeron.
 14. (*L'argent*) ne pousse pas dans les arbres.
 15. Se faire (*engeeuler*) comme du poisson pourri.
 16. En avril, ne te découvre pas (*d'un fil*).
 17. Quand les poules auront (*des dents*).
 18. Quand le chat est parti les (*souris*) dansent.
 19. Qui ne dit mot (*consent*).
 20. Ne pas savoir sur quel pied (*danser*).
 21. Vouloir le beurre et (*l'argent*) du beurre.
 22. Une hirondelle ne fait pas le (*printemps*).
 23. Qui sème le vent récolte la (*tempete*).
-

3.2 Participants et collecte de données

Basée sur un échantillonnage non probabiliste de type opportun, l'enquête a eu lieu dans deux centres d'achat, le Mail Champlain (à Brossard, sur la rive sud de Montréal) et le Carrefour de l'Estrie (à Sherbrooke), et a été réalisée en 2013 par un groupe de sept étudiants à la maîtrise en linguistique de l'Université de Sherbrooke. L'étude porte sur des femmes uniquement, 94 locutrices en tout, appartenant à deux groupes d'âge (de 16 à 25 ans et de 40 à 60 ans). 43 d'entre elles sont originaires de

Montréal⁸, tandis que les 51 autres locutrices viennent de Sherbrooke, à environ 160 kilomètres de la métropole. Toutes les participantes ont le français comme langue maternelle et ont fourni quelques renseignements sociodémographiques de base (l'âge et la profession, notamment). Chaque entrevue est enregistrée et a une durée de 2 à 3 minutes.

L'aspect ludique de l'exercice, que plusieurs participantes semblent avoir apprécié, a contribué au caractère spontané des réponses, d'autant plus que les participantes sont souvent accompagnées d'un ami ou d'un membre de la famille⁹. En revanche, la démarche comporte certaines limites évidentes. Premièrement, malgré les précautions concernant le choix des proverbes et expressions – leur connaissance a été vérifiée auprès d'une trentaine de locuteurs avant la collecte de données –, certaines participantes ont du mal à compléter les phrases, surtout les plus jeunes¹⁰. Nous avons donc peu d'occurrences de la nasale pour certaines locutrices. Deuxièmement, plusieurs participantes ressentent le besoin de faire valider leurs réponses, ce qui est parfois signalé par une courbe intonative montante : (question) *L'appétit vient...* (réponse) *en mangeant ?*. Le contexte phonétique n'a donc pas pu être contrôlé rigoureusement pour toutes les occurrences. Troisièmement, la qualité des enregistrements laisse parfois à désirer à cause des bruits ambiants et certaines occurrences carrément inaudibles ont dû être exclues de l'analyse. Il est donc impensable de réaliser des analyses instrumentales à partir des enregistrements.

3.3 Analyse des données

La méthode adoptée a permis de récolter 1 385 occurrences de la nasale /ã/ (sur une possibilité de 1 880 occurrences), dont 793 auprès de locutrices sherbrookoises (57,3 %) et 592 auprès de locutrices montréalaises (42,7 %). Toutes les occurrences ont été soumises à une analyse de type impressionniste et elles ont été codées par accord interjuges (deux juges) en

⁸ Nous avons interrogé des locutrices originaires de la grande région montréalaise, donc incluant la ville-centre et la banlieue (rive nord et rive sud).

⁹ De telles situations ne sont pas sans rappeler la théorie de l'audience (*audience design*) proposée par Bell (1984). Bell distingue plusieurs types de participants dans un échange, allant de l'allocutaire (l'auditeur choisi) au simple témoin (l'auditeur accidentel), chacun pouvant influencer à des degrés divers le comportement linguistique du locuteur. La présence d'un auditeur qui ne participe pas directement à l'échange (*auditeur*, ici les personnes accompagnant la participante) peut atténuer les effets que pourrait avoir la présence de l'auditeur choisi (*allocutaire*, ici l'enquêteur ; voir Bell, 1984, 172 et suiv.).

¹⁰ Il arrive que la réponse fournie soit fautive, mais qu'elle contienne une nasale, comme dans cet exemple : (question) *c'est en... qu'on devient forgeron* (réponse) *bûchant*. Dans ces cas, nous avons inclus la nasale dans notre analyse.

fonction des cinq catégories suivantes, qui tiennent compte de leur position articulatoire, du plus antérieur au plus postérieur :

- la variante antérieure fermée [æ̃] ;
- la variante antérieure [ã] ;
- la variante centrale [ẽ] ;
- la variante postérieure [ã̃] ;
- la variante postérieure fermée et arrondie [õ̃].

Deux remarques s'imposent ici. Premièrement, si nous avons retenu une catégorie pour les variantes centrales, c'est qu'il est apparu rapidement, après une première analyse sommaire du corpus, qu'un nombre considérable des locutrices se servent d'une variante qui n'est ni tout à fait antérieure, ni tout à fait postérieure (ce qui rejoint les observations de Martin, 2002 et de Côté et Saint-Amant Lamy, 2014). En règle générale, cette variante centrale est peu signalée dans la littérature, mais la prise en compte de cette catégorie permet de bien tenir compte du caractère graduel des différentes réalisations de la nasale¹¹. Deuxièmement, la diphtongaison de la nasale étant observée surtout en syllabe fermée, nous n'en avons pas tenu compte ici.

Chaque occurrence a été codée dans un chiffrier où sont notés, à part la variante de prononciation réalisée, tous les renseignements pertinents sur le plan social (l'âge et la profession de la locutrice) et sur le plan géographique (son origine). À cela ont été ajoutées des précisions sur les plans phonétique et prosodique : l'accentuation de la nasale, sa position dans le mot qui la contient (syllabe initiale ou finale, mot monosyllabique), sa position dans le syntagme qui la contient (en finale absolue ou non) ainsi que la voyelle ou la consonne qui la suit ou la précède. Le chiffrier précise aussi à quelle catégorie grammaticale appartient le mot qui contient la nasale (préposition, adjectif, nom ou verbe). Pour le choix de ces variables linguistiques, nous nous sommes en grande partie inspiré de l'étude de Hansen (2001) qui a étudié leur effet sur la prononciation des voyelles nasales en français parisien. Le traitement statistique des données a été réalisé avec le logiciel libre R.

¹¹ Notre approche rejoint celle adoptée par Hansen (2001) qui, dans son étude des nasales en français parisien, distingue aussi des variantes que l'on pourrait qualifier d'« intermédiaires ». Tout comme cette auteure, nous nous sommes fié, dans le cadre de cette analyse, à notre seule écoute pour distinguer les variantes. Il y aurait certainement lieu, dans des études ultérieures, de soumettre toutes ces variantes à des analyses acoustiques plus poussées.

4 ANALYSE DES RÉSULTATS

Les résultats pour l'ensemble du corpus (voir figure 1) montrent que la variante antérieure [ã] est, et de loin, la plus fréquente (46,1 %), suivie de la variante centrale [ẽ] (29,5 %) et de la variante postérieure [ã] (22,3 %). Pour leur part, la variante antérieure fermée [æ̃] ainsi que la variante postérieure arrondie [õ] sont pratiquement absentes du corpus (1,0 % et 1,1 % respectivement).

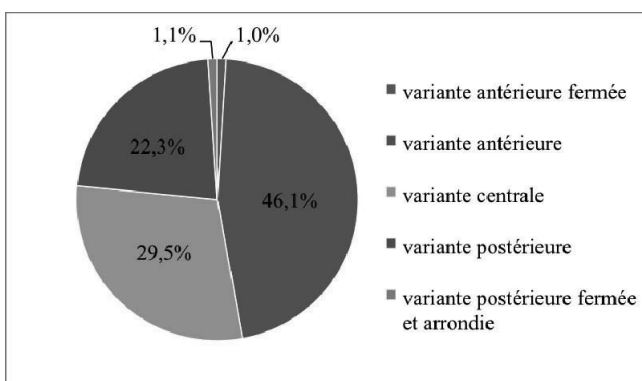


Figure 1 :
Aperçu global des résultats

Pour analyser la progression de la postériorisation en fonction des différentes variables à l'étude, nous calculons systématiquement, dans la présentation des résultats qui suit, le taux de postériorisation en regroupant les deux variantes postérieures, selon la formule suivante :
$$\frac{([\ã]+[\õ])}{([\æ̃]+[ã]+[ẽ]+[\ã]+[\õ])} * 100.$$

4.1 La dimension générationnelle : l'âge des locutrices

La comparaison entre les deux groupes d'âge confirme la première hypothèse selon laquelle les jeunes locutrices postériorisent davantage la nasale /ã/ en syllabe ouverte que les locutrices plus âgées (voir tableau 2). En effet, les locutrices en bas de 25 ans utilisent les variantes postérieures [ã] et [õ] dans 27,6 % des cas, contrairement à 20,0 % chez les locutrices qui ont plus de 40 ans. La différence entre le comportement des deux groupes de locutrices est significative.

Tableau 2 :
Effet de l'âge

Facteurs	Occurrences de	Taux de	
	la nasale	posteriorisation	
	N total	N	%
< 25 ans	620	171	27,6 %
> 40 ans	765	153	20,0 %

(p<0,001 ; df=1 ; $\chi^2=10,9$)

L'âge des locutrices n'a toutefois pas le même effet selon les deux villes à l'étude (voir tableau 3). En effet, si la variante antérieure reste très fréquente chez les locutrices plus jeunes dans l'ensemble du corpus, ce résultat s'explique par la fréquence très élevée de cette variante chez les jeunes Sherbrookoises, qui postériorisent significativement moins que les jeunes Montréalaises (15,3 % contre 43,2 % ; p<0,001 ; df=1 ; $\chi^2=59,7$). En réalité, les jeunes Sherbrookoises ont un comportement très semblable à celui que l'on peut observer chez les locutrices de plus de 40 ans qui sont originaires de la même ville : on trouve respectivement, pour ces deux catégories, un taux de postériorisation de 15,3 % et de 13,7 %, différence qui est non significative (p>0,5 ; df=1 ; $\chi^2=0,4$).

Tableau 3 :
Effet combiné de l'origine et de l'âge

Facteurs	Occurrences de	Taux de	
	la nasale	posteriorisation	
	N total	N	%
Sherbr > 40 ans	446	61	13,7 %
Sherbr < 25 ans	347	53	15,3 %
Mtrl > 40 ans	319	92	28,8 %
Mtrl < 25 ans	273	118	43,2 %

(p<0,001 ; df=3 ; $\chi^2=101,4$)

En revanche, la progression de la postériorisation chez les jeunes Montréalaises (43,2 %), bien attestée dans le corpus, semble trouver écho auprès des Montréalaises plus âgées (28,8 %), mais la différence entre les deux groupes d'âge reste malgré tout significative (p<0,001 ; $\chi^2=13,3$), contrairement à ce qu'on observe à Sherbrooke.

La distribution, en termes d'âge, de certaines variantes n'échappe d'ailleurs pas à la conscience linguistique des locutrices elles-mêmes. Cela est vrai tout particulièrement pour la variante antérieure et fermée [ǣ], très peu attestée dans notre corpus comme nous l'avons vu, sauf chez quelques locutrices âgées. Cette variante de prononciation a fini par prendre une valeur indexicale évidente : elle fait « vieille ». Cela devient apparent lorsqu'elle est utilisée par des locutrices jeunes pour souligner le caractère « vieillot » de certaines expressions qu'elles associent à une autre génération (notamment *dans les petits pots les meilleurs onguents* et *quand les poules auront des dents*, qui donnent parfois lieu à des commentaires comme « ma grand-mère disait ça »). Nous relevons d'ailleurs dans nos données d'autres traits de prononciation, eux aussi en régression au Québec, qui servent le même but, comme la variante apicale [r] que certaines locutrices jeunes utilisent pour signaler qu'une expression leur semble désuète (à propos des valeurs stylistiques du [r], voir entre autres Sankoff et Blondeau, 2013).

4.2 La dimension géographique : l'origine des locutrices

À la lumière des résultats qui précèdent, il est clair que l'origine des locutrices a un effet important sur leur prononciation de la nasale /ǣ/, ce qui confirme notre deuxième hypothèse (voir tableau 4). Le nombre de variantes postérieures diffère en effet significativement entre les Montréalaises et les Sherbrookoises, ces dernières en utilisant très peu (14,4 % contre 35,5 %). Parmi les 15 locutrices qui postériorisent le plus dans notre corpus – c'est-à-dire celles qui utilisent les variantes [ǣ] et [ɔ̃] dans au moins 2 cas sur 3 – on ne compte qu'une seule Sherbrookoise. À l'inverse, les locutrices qui antériorisent le plus sont très majoritairement originaires de Sherbrooke.

Tableau 4 :
Effet de l'origine

Facteurs	Occurrences de	Taux de	
	la nasale	postériorisation	
	N total	N	%
Montréal	592	210	35,5 %
Sherbrooke	793	114	14,4 %

($p < 0,001$; $df = 1$; $\chi^2 = 84,2$)

La différence entre les deux villes est également significative lorsqu'on prend séparément chacun des deux groupes d'âge (voir tableau 3 plus haut) : qu'il s'agisse des locutrices de moins de 25 ans ou de celles de 40 ans et plus, les Montréalaises postériorisent toujours davantage que les

Sherbrookoises, et ce, dans des proportions statistiquement significatives ($p < 0,001$; $df=1$; $\chi^2=59,8$ dans le cas des locutrices jeunes ; $p < 0,001$; $df=1$; $\chi^2=26,7$ dans le cas des locutrices âgées).

Ces résultats sont d'autant plus significatifs que les locutrices montréalaises interrogées sont pour la plupart originaires non pas de la ville centre (sur l'île de Montréal), mais plutôt de la banlieue-sud de Montréal. Selon une étude de Daveluy (2005), qui s'est intéressée au comportement linguistique de Montréalais qui ont quitté la ville en le comparant à ceux qui y sont restés, les pratiques ne sont pas tout à fait les mêmes en ville et en banlieue :

Les comportements langagiers des personnes que j'ai regroupées sous la bannière de la banlieue reflètent [...] l'influence de la norme montréalaise, sans toutefois s'y conformer complètement. (Daveluy, 2005, 68)

Or, si les francophones de Montréal constituent une communauté linguistique à part entière, en termes laboviens, il n'est pas exclu que la postériorisation soit encore plus avancée sur l'île de Montréal. Cette hypothèse mériterait d'être étudiée et pourrait faire l'objet d'autres études.

4.3 La dimension sociale : l'appartenance socio-professionnelle des locutrices

La troisième hypothèse concernant l'appartenance sociale des locutrices est également vérifiée (voir tableau 5). Rappelons que cette appartenance est analysée ici selon la profession des locutrices (ou selon celle de leurs parents, dans le cas de certaines locutrices plus jeunes). Plus précisément, les locutrices ont été regroupées en fonction de trois catégories professionnelles, établies selon un classement souvent retenu en la matière par les sociolinguistes québécois (voir par exemple Blondeau, 2011) :

- Cadres ou profession libérale : directrice, notaire, avocate, etc.
- Cols blancs : employée de bureau, secrétaire, enseignante, éducatrice, etc.
- Cols bleus : cariste, caissière, journalière, agricultrice, etc.

Les résultats affichent clairement une postériorisation plus importante chez les locutrices appartenant aux deux premières catégories (où l'on observe respectivement des taux de 31,5 % et de 25,9 %), alors que les autres affichent un taux passablement plus bas (13,5 %). Les différences de comportement selon l'appartenance socioprofessionnelle sont significatives.

Tableau 5 :
Effet de l'appartenance socioprofessionnelle

Facteurs	Occurrences de	Taux de	
	la nasale	posteriorisation	
	N total	N	%
Cadre/prof. lib.	216	68	31,5 %
Cols blancs	792	205	25,9 %
Cols bleus	377	51	13,5 %

(p<0,001 ; df=2 ; $\chi^2=31,1$)

Encore une fois, l'influence de ce facteur diffère considérablement selon l'origine des locutrices. À Sherbrooke, le profil socioprofessionnel a un effet significatif sur le taux de posteriorisation, qui double en passant des locutrices appartenant à la catégorie « Cols bleus » à celles qui font partie de la catégorie « Cadre ou profession libérale » (6,6 % contre 14,3 % ; p<0,001 ; df=2 ; $\chi^2=19,2$). L'effet est loin d'être aussi marqué à Montréal, où on observe respectivement 28,3 % et 36,5 % de variantes postérieures chez les mêmes groupes professionnels (p>0,1 ; df=2 ; $\chi^2=3,4$).

En réalité, la variation selon l'appartenance socioprofessionnelle est surtout une question d'âge, les locutrices ayant plus de 40 ans se montrant plus sensibles à la valeur sociale dont la nasale est investie. Chez ces locutrices, le taux de posteriorisation est à peine de 3,9 % pour celles qui appartiennent à la catégorie « Cols bleus », alors qu'il est de 28,7 % pour la catégorie « Cadre » (p<0,001 ; df=2 ; $\chi^2=46,6$), un écart de presque 25 %. À l'inverse, chez les femmes en bas de 25 ans, les différences selon les différents profils socioprofessionnels sont beaucoup moins marquées. Dans ce groupe, on observe des taux de posteriorisation atteignant 25,1 % (« Cols bleus »), 26,8 % (« Cols blancs ») et 36,2 % (« Cadres ou profession libérale »). Or cette différence n'est pas significative (p>0,1 ; df=2 ; $\chi^2=3,6$).

4.4 Les facteurs accentuels et syllabiques : l'accentuation de la nasale et sa position dans le mot ou le syntagme

Les résultats présentés dans les sections précédentes confirment les hypothèses concernant les effets de certaines variables sociales sur la prononciation de la nasale /ã/. Les données recueillies dans le cadre de notre étude offrent en outre quelques autres possibilités d'analyse qui permettent de mieux circonscrire le phénomène de la posteriorisation, notamment en tenant compte de certaines contraintes prosodiques susceptibles de l'influencer. Rappelons que cette étude porte seulement sur des occurrences de la nasale /ã/ qui se trouvent dans un contexte propice à leur

antériorisation, c'est-à-dire en syllabe ouverte. En tout, les trois facteurs suivants ont été retenus dans l'analyse :

- L'accentuation : la nasale est accentuée (accent tonique ou accent d'insistance) ou non
- La position dans le mot : la nasale se trouve dans un mot monosyllabique (*vent*), dans la syllabe initiale d'un mot polysyllabique (*engueuler*) ou encore dans la syllabe finale d'un tel mot (*onguent*)
- La position dans le groupe de mots : la nasale se trouve à la fin d'un syntagme, devant une pause (*le vent*), ou non (*le vent dans les voiles*).

Bien entendu, ces facteurs se recoupent en grande partie dans la mesure où l'accent tombe généralement, en français, sur la dernière syllabe d'un syntagme, avant une pause. Cette structure canonique n'est toutefois pas automatique, et l'accent a parfois tendance, en français québécois, à se déplacer sur des voyelles longues qui ne se trouvent pas en position finale, comme dans *danser* [¹dāse]. C'est pourquoi ces facteurs ont été retenus séparément ici. En outre, la prise en compte de chacun d'entre eux permet de raffiner l'analyse en prenant en compte certaines variations qui existent d'un enregistrement à l'autre. Dans l'enquête, la même phrase ne donne en effet pas toujours lieu à la même réponse : pour la phrase *prendre quelqu'un en... délit*, certaines locutrices répondent simplement *flagrant*, alors que d'autres disent *en flagrant* ou encore donnent *en flagrant délit* comme réponse. Et dans le dernier cas, le syntagme peut être prononcé avec ou sans insistance sur le mot *flagrant*. Les facteurs présentés ici permettent de tenir compte de ces différences.

Comme on peut le voir dans le tableau 6, les résultats confirment que l'accentuation – tout comme les positions segmentales qui la favorisent – a tendance à freiner la postériorisation, et ce, dans des proportions toujours significatives. Le nombre de variantes postérieures est en effet très bas lorsque la nasale se trouve dans une syllabe accentuée (12,9 %), dans la dernière syllabe d'un mot polysyllabique (9,4 %) ou encore en finale absolue, à la fin d'un groupe de mots (9,7 %).

Tableau 6 :
Effet des facteurs accentuels et syllabiques

Facteurs	Occurrences de	Taux de	
	la nasale	posteriorisation	
	N total	N	%
Syllabe accentuée ou non			
Accentuée	924	119	12,9 %
Non accentuée	461	205	44,5 %
(p<0,001 ; df=1 ; $\chi^2=171,3$)			
Structure syllabique			
Monosyllabe	512	139	27,1 %
Syllabe initiale	319	133	41,7 %
Syllabe finale	554	52	9,4 %
(p<0,001 ; df=2 ; $\chi^2=124,3$)			
Groupe de mots			
Finale absolue	746	72	9,7 %
Non finale	639	252	39,4 %
(p<0,001 ; df=1 ; $\chi^2=170,4$)			

L'effet de l'accentuation n'est toutefois pas identique à Montréal et à Sherbrooke (voir tableau 7), signe que le facteur n'a pas le même poids chez les locutrices qui mènent le changement. Les locutrices montréalaises postériorisent en effet considérablement, même lorsque le contexte prosodique y est moins favorable, c'est-à-dire en position accentuée¹², ce qui invalide notre quatrième hypothèse : le pourcentage de variantes postérieures en syllabe accentuée est quatre fois plus élevé à Montréal qu'à Sherbrooke (22,8 % contre 5,2 % des cas).

¹² On obtient des résultats similaires à partir des deux autres facteurs (la structure syllabique et la position dans le groupe de mots).

Tableau 7 :
Effet combiné de l'origine et de l'accentuation

Facteurs	Occurrences de	Taux de	
	la nasale	posteriorisation	
	N total	N	%
Sherbr +accentué	520	27	5,2 %
Sherbr -accentué	273	87	31,9 %
Mtrl +accentué	404	92	22,8 %
Mtrl -accentué	188	118	62,8 %

(p<0,001 ; df=3 ; $\chi^2=269,8$)

C'est donc dire que la différence dans le comportement entre les Sherbrookoises et les Montréalaises ne se traduit pas seulement par une hausse de variantes postérieures dans un contexte qui le favorise – c'est-à-dire en syllabe non accentuée – ; le progrès affecte également d'autres contextes accentuels ou syllabiques.

4.5 Les autres facteurs linguistiques : les effets de coarticulation et la catégorie grammaticale

Pour compléter notre analyse, nous avons étudié deux autres facteurs d'ordre linguistique. Le premier, d'ordre phonétique, concerne le phénomène de coarticulation. On peut en effet s'attendre à ce que la prononciation de la nasale /ã/ soit influencée par le lieu d'articulation de la consonne ou de la voyelle qui la précède ou qui la suit. De ce point de vue, les résultats ne sont toutefois pas concluants. Ainsi par exemple, on peut imaginer que la posteriorisation est favorisée par la présence d'une consonne dorsale, vélaire ou palatale, réalisée plus en arrière de la bouche. Or l'analyse révèle que la réalisation postérieure est plus fréquente avant tout lorsque la nasale est précédée ou suivie de [ʃ], [g], [m] ou [f], c'est-à-dire autant par des consonnes palatales ou vélaïres (postérieures) que par des labiales (antérieures).

À notre avis, cela s'explique essentiellement par la nature même de notre corpus qui favorise la récurrence de certaines suites de phonèmes selon les mêmes patrons d'accentuation. Par exemple, la consonne [m] précède ou suit la nasale /ã/ dans *en mangeant*, et [ʃ] précède la nasale dans *chandelle*, et il s'agit chaque fois de syllabes qui sont très peu ou pas accentuées. Le même problème se présente lorsqu'on étudie la nasale en fonction de la catégorie grammaticale du mot qui la contient. Là aussi, certaines catégories sont susceptibles de ne pas se présenter dans des contextes suffisamment variés

pour obtenir des données représentatives. C'est le cas de la préposition *en* qui revient dans *en mangeant* et *en flagrant délit*. Pour étudier ces deux facteurs, il faudrait se tourner vers des corpus de langue spontanée où la nasale /ã/ se retrouve dans des contextes plus variés.

5 MONTRÉAL VS SHERBROOKE : DES ISOGLOSSES LINGUISTIQUES ET SOCIOLINGUISTIQUES

Dans leurs études consacrées aux variétés régionales de l'anglais australien, Horvath et Horvath (2001, 2002) proposent de considérer l'origine géographique des participants comme un facteur social à part entière qui doit être pris en compte dans l'analyse, comme nous l'avons fait ici. Ils proposent par ailleurs de vérifier, lorsqu'il existe des différences significatives entre deux points d'enquête, si les mêmes facteurs – sociaux ou linguistiques – ont des effets similaires dans les différentes localités à l'étude ou non. Leur approche a pour but de mieux intégrer le facteur de l'espace dans les études sociolinguistiques et de mieux comprendre la diffusion de pratiques linguistiques émergentes :

Our approach to regionalization is to identify the patterns of sociolinguistic variability that are also geographically variable. The geographical structure of linguistic variation is revealed by identifying patterns of continuity and discontinuity within and between speech localities. (Horvath et Horvath, 2002, 339)

Il ne s'agit pas, en d'autres mots, d'étudier seulement les différences linguistiques qui existent entre deux communautés géographiquement distinctes ; il convient également de vérifier si les contraintes qui régissent la variabilité changent d'un endroit à l'autre. L'approche prônée par ces auteurs consiste ainsi à dresser non seulement des isoglosses au sens étroit du terme (« ligne qui délimite deux endroits qui ont recours à des variantes différentes »), mais aussi des isoglosses « sociolinguistiques » ou « variationnistes » :

In addition to the classic isogloss, i.e., a line on a map « where one variable gives way to another variable at some particular point in space » (Chambers and Trudgill 1999 : 105), we propose a variable isogloss which is a line on a map indicating a change in the pattern of variation between speech localities [...]. (Horvath et Horvath, 2002, 341)

Nos propres observations rejoignent tout à fait ces constats. Nous avons noté à plusieurs reprises, dans l'analyse de la postériorisation de la nasale /ã/ présentée dans la section précédente, qu'il existe non seulement des différences dans la prononciation de la nasale entre Sherbrooke et Montréal, mais que les facteurs sociaux et linguistiques n'ont pas toujours le même effet dans les deux villes.

Le tableau 8 résume nos principales observations pour le corpus dans son ensemble (première colonne), le sous-corpus « Sherbrooke » (deuxième colonne) et le sous-corpus « Montréal » (troisième colonne). Il fait ressortir les différences entre Sherbrooke et Montréal dans la hiérarchie et dans le poids de certains facteurs. Par exemple, certains facteurs – l'âge notamment – sont à l'œuvre à Montréal, où la postériorisation de la nasale /ã/ est plus avancée, alors qu'ils n'opèrent pas à Sherbrooke.

Tableau 8 :
Effet des différentes variables sur la postériorisation de /ã/

Sherbrooke + Montréal		Sherbrooke		Montréal	
Facteur	p	Facteur	p	Facteur	p
accentuation	***	accentuation	***	accentuation	***
origine	***	occupation	***	âge	***
âge	***	âge	ns	occupation	ns
occupation	***				

(ns=non significatif ; *p<0,05 **p<0,01 ***p<0,001)

À Sherbrooke, où la postériorisation est beaucoup moins attestée, elle est plus sensible à l'effet social. Cela n'est pas le cas à Montréal, où le recul plus important de l'antériorisation se manifeste davantage chez les jeunes aux profils sociaux plus variés. Rappelons aussi que l'effet de l'accentuation, même s'il est significatif dans les deux sous-corpus, n'est pas aussi important à Montréal qu'à Sherbrooke : l'accentuation perd de son importance à mesure que la postériorisation progresse.

Ces constats sont intéressants dans la mesure où ils permettent de mettre au jour des distinctions subtiles entre variétés régionales. Mais surtout, ils nous invitent à réfléchir davantage aux mécanismes qui sont à l'origine de ces distinctions et qui peuvent différer d'un endroit à l'autre. La prise en compte de ces « effets de lieu » (*place effects*, voir Horvath et Horvath, 2001, 51) compléterait la réflexion sur les effets de la géographie sur les pratiques linguistiques, souvent abordés du point de vue des « effets de l'espace » (*space effects*) seulement, en termes de distance (voir entre autres Britain, 2014 pour un aperçu critique). Il ne s'agit donc pas seulement d'observer si la réalisation postérieure se diffuse de région en région, mais aussi d'expliquer ce qui, dans certaines communautés, accélère la progression de ce trait de prononciation ou, au contraire, la ralentit. Parmi les effets de lieu mentionnés par Horvath et Horvath (2001), on peut penser entre autres aux contacts avec d'autres communautés mais aussi, et surtout, au sentiment d'appartenance à un lieu – autrement dit à l'identité des

locuteurs – et à la rivalité qui peut exister entre identités divergentes. Au Québec, l'avancement rapide de certaines pratiques montréalaises pourrait très bien donner lieu à des pratiques linguistiques contrastées sur le plan sociostylistique ailleurs dans la province. En dehors de Montréal, les variantes montréalaises pourraient en effet être connotées à la fois positivement (en termes de prestige, ce qui les favoriserait dans le registre formel) et négativement (en termes de solidarité, ce qui les défavoriserait dans d'autres registres, où la variante antérieure pourrait rester usuelle plus longtemps)¹³.

6 CONCLUSION

L'image qui se dégage des résultats est la suivante : la prononciation de la nasale /ã/, traditionnellement antériorisée par les Québécois, connaît des transformations dans la région montréalaise, où la variante postérieure gagne du terrain. C'est du moins ce que révèle la comparaison entre quatre groupes de locutrices originaires de deux villes, Montréal et Sherbrooke, et appartenant à deux groupes d'âge contrastés, de 16 à 25 et de 40 à 60 ans. Il existe entre ces quatre groupes des différences significatives pour ce qui est du nombre de variantes postérieures, sauf entre les deux groupes d'âge à Sherbrooke, qui affichent un comportement très similaire.

Ces transformations ne passent pas inaperçues auprès des Québécois. Dans un test de perception réalisé auprès d'une quarantaine de locuteurs originaires de Sherbrooke (Remysen, 2014), nous avons noté que la prononciation [ã] ou [õ] est associée au français montréalais par plusieurs participants, et cette observation a récemment été confirmée dans une autre étude perceptuelle faisant entendre des locutrices de six régions différentes du Québec (Remysen, à paraître). À notre avis, ce n'est pas seulement la progression de la postériorisation en français montréalais, mais aussi la présence de la variante postérieure [ã] dans des contextes qui lui sont en principe peu propices (les syllabes accentuées) qui expliquent que les réalisations postérieures [ã] (ou [õ]) sont, par effet de saillance, associées au français montréalais. Or comme on sait, la saillance est une condition essentielle pour la diffusion d'une pratique linguistique en émergence (voir Rącz, 2013).

¹³ Côté et Saint-Amant Lamy (2014) notent une possible résistance à l'adoption de certaines variantes originaires de l'Ouest du Québec/Montréal dans la région urbaine autour de Québec, contrairement à d'autres régions plus à l'est de Québec, où ces variantes progressent parfois assez rapidement. Ils soutiennent que des facteurs identitaires (le sentiment d'appartenance à une région historiquement bien établie, notamment) pourraient intervenir.

En terminant, cette étude illustre l'intérêt que peut avoir la collecte de données de type rapide et anonyme pour l'observation d'innovations linguistiques et il serait tout à fait intéressant de reprendre l'exercice en multipliant les endroits d'enquête non seulement ailleurs au Québec, mais aussi dans la grande région de Montréal. Il deviendrait alors possible de voir si le recul de l'antériorisation de la nasale /ã/ se fait sentir ailleurs au Québec, dans la région de la capitale par exemple, la deuxième région urbaine en importance dans la province après Montréal, ou dans d'autres zones urbaines. Elle permettrait également de se faire une idée plus précise des groupes de locuteurs qui jouent un rôle actif dans la diffusion de cette nouvelle prononciation dans la région montréalaise, en menant des enquêtes de ce type auprès de locuteurs qui pourraient jouer un rôle particulier : comment se comportent les locuteurs montréalais qui sont davantage en contact avec des locuteurs qui pratiquent d'autres variétés de français que la québécoise ? quelle influence l'appartenance ethnolinguistique a-t-elle sur l'évolution de cette variable ? et quels sont les autres traits de prononciation que l'on peut observer chez les personnes qui postériorisent la nasale /ã/ ? (p. ex. postériorisent-elles aussi la voyelle /a/ en finale de mot, ce qui pourrait avoir une incidence sur le reste de leur système phonique ?). C'est dire toutes les questions que cette étude soulève encore et auxquelles d'autres collectes de données rapides et anonymes pourraient apporter des éléments de réponse dans le but de mieux comprendre la nature du changement en cours.

7 BIBLIOGRAPHIE

BELL A., 1984, « Language style as audience design », *Language in society* 13, 145-204.

BIGOT D. et PAPEN R. A., 2013, « Sur la “norme” du français oral au Québec (et au Canada en général) », *Langage et société* 146, 115-132.

BLONDEAU H., 2011, *Cet « autres » qui nous distingue : tendances communautaires et parcours individuels dans le système des pronoms en français québécois*, Presses de l'Université Laval, Québec, 270 p.

BRASSEUR A. et MENARD L., 2013, « Les marqueurs dialectaux du français québécois : perception de locuteurs québécois », dans FALKERT A. (éd.), *La perception des accents du français hors de France : actes du colloque international d'Avignon 17-18 novembre 2011*, Editions du CIPA, Mons, 103-127.

BRITAIN D., 2004, « Geolinguistics : diffusion of language », dans AMMON U., DITTMAR N., MATTHEIER K. et TRUDGILL P. (éd.), *Sociolinguistics : international handbook of the science of language and society*, vol. 1, Mouton de Gruyter, Berlin, 34-48.

CARIGNAN C. M., 2013, *When nasal is more than nasal : the oral articulation of nasal vowels in two dialects of French*, thèse de doctorat, University of Illinois at Urbana-Champaign, 172 p.

CONSTANTINIDIS S., 1982, « Social stratification in Australian English : a rapid anonymous survey », *Working papers in linguistics Melbourne* 8, 43-48.

COTE M.-H., 2010, « La longueur vocalique devant consonne allongante en contexte final et dérivé en français laurentien », dans LEBLANC C., MARTINEAU F. et FRENETTE Y. (éd.), *Vues sur les français d'ici*, Presses de l'Université Laval, Québec, 49-75.

COTE M.-H. et SAINT-AMANT LAMY H., 2014, « A corpus-based investigation of dialect levelling in Laurentian French », communication présentée au congrès international *Methods in Dialectology XV*, Groningue (Pays-Bas), 15 août.

COX T. B., 1998, « Vers une norme pour un cours de phonétique française au Canada », *La Revue canadienne des langues vivantes* 54, 2, 172-197.

DAVELUY M., 2005, *Les langues étendards : allégeances langagières en français parlé à Montréal*, Nota Bene, Québec, 131 p.

DUMAS D., 2001, « Tendances récentes dans la prononciation du français québécois », dans HINTZE M.-A., POOLEY T. et JUDGE A. (éd.), *French accents : phonological and sociolinguistic perspectives*, Association of French language studies/Centre for information on language teaching and research, Londres, 240-250.

EMOND C., 2005, « L'analyse de l'antériorisation de la voyelle *an* chez des présentateurs de nouvelles télévisées », dans BERUBE J., GAUVIN K. et REMYSEN W. (éd.), *Actes des 18^{es} Journées de linguistique*, Centre interdisciplinaire de recherches sur les activités langagières, Université Laval, Québec, 45-55.

GENDRON J.-D., 1966, *Tendances phonétiques du français parlé au Canada*, Presses de l'Université Laval, Québec, 255 p.

GENDRON J.-D., 2014, *La modernisation de l'accent québécois : de l'accent traditionnel au nouvel accent, 1841-1960. Esquisse historique. Contribution à l'histoire de la prononciation du français au Québec*, Presses de l'Université Laval, Québec, 281 p.

HANSEN A. B., 1998, *Les voyelles nasales du français parisien moderne : aspects linguistiques, sociolinguistiques et perceptuels des changements en cours*, Museum Tusulanums Forlag, Copenhague, 373 p.

HANSEN A. B., 2001, « Lexical diffusion as a factor of phonetic change : the case of modern French nasal vowels », *Language variation and change* 13, 2, 209-252.

HORVATH B. M. et HORVATH R. J., 2001, « A multilocality study of a sound change in progress : the case of /l/ vocalization in New Zealand and Australian English », *Language variation and change* 13, 1, 37-57.

HORVATH B. M. et HORVATH R. J., 2002, « The geolinguistics of /l/ vocalization in Australia and New Zealand », *Journal of sociolinguistics* 6, 3, 319-346.

LABOV W., 1966, *The social stratification of English in New York City*, Centre for Applied Linguistics, Washington, 485 p.

LABOV W., 1984, « Field methods of the project on linguistic change and variation », dans BAUCH J. et SHERZER J. (éd.), *Language in use : readings in sociolinguistics*, Prentice Hall, Englewood Cliffs (NJ), 28-53.

LAPPIN K., 1982, « Evaluation de la prononciation du français montréalais : étude sociolinguistique », *Revue québécoise de linguistique* 11, 2, 93-112.

LEON P., 1983, « Les voyelles nasales et leurs réalisations dans les parlers français du Canada », *Langue française* 60, 48-64.

MARTIN P., 2002, « Le système vocalique du français du Québec : de l'acoustique à la phonologie », *La linguistique* 38, 2, 71-88.

MARTIN P., BEAUDOIN-BEGIN A.-M., GOULET M.-J. et ROY J.-P., 2001, « Les voyelles nasales en français du Québec », *La linguistique* 37, 2, 49-70.

MICHNOWICZ J., 2006, « Final -m in Yucatan Spanish : a rapid and anonymous survey », dans MONTREUIL J.-P. Y. (éd.), *New perspectives on Romance linguistics : Phonetics, phonology and dialectology. Selected papers from the 35th Linguistic symposium on Romance languages*, John Benjamins, Amsterdam, 155-165.

OSTIGUY L. et TOUSIGNANT C., 2008² [1993], *Les prononciations du français québécois : normes et usages*, Guérin, Montréal, 247 p.

RACZ P., 2013, *Saliency in sociolinguistics*, Walter de Gruyter, Berlin/Boston, 167 p.

REINKE K., 2000, « La norme phonétique du français québécois : les attitudes des Québécois par rapport à leur français », dans KAVANAGH E. (éd.), *Actes des XIII^{es} Journées de linguistique*, Centre interdisciplinaire de recherches sur les activités langagières, Université Laval, Québec, 185-195.

REINKE K., 2005, *La langue à la télévision québécoise : aspects sociophonétiques*, Office de la langue française, Québec, 61 p.

REMYSEN W., 2012, « La variable /ã/ en français de Montréal, un marqueur d'âge et de style ? », communication présentée au colloque bisannuel de l'American Council for Québec Studies, Sarasota (Floride), 9 novembre.

REMYSEN W., 2014, « Les Québécois perçoivent-ils le français montréalais comme une variété topolectale distincte ? Résultats d'une analyse perceptuelle exploratoire », *Revue canadienne de linguistique* 59, 1, 109-135.

REMYSEN W., à paraître, « Langue et espace au Québec : les Québécois perçoivent-ils des accents régionaux ? », *Lingue, culture, mediazioni*, numéro hors série (« Langue et espace au Québec et en Acadie », coord. par Chiara Molinari et Dino Gavinelli), 18 p.

SANKOFF G. et BLONDEAU H., 2013, « Instability of the [r]~[R] alternation in Montreal French : an exploration of stylistic conditioning in a sound change in progress », dans SPREAFICO L. et VIETTI A. (éd.), *Rhotics : new data and perspectives*, Bolzano University Press, Bolzano, 249-265.

TOPS E., 2009, *Variatie en verandering van de /r/ in Vlaanderen*, VUB Press, Brussel, 405 p.

TREMBLAY L., 1990, « Attitudes linguistiques et perception sociale de variables phonétiques », *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée* 9, 3, 197-222.